

Comment les biais cognitifs donnent-ils au faux l'apparence du vrai ?

Les biais cognitifs sont au cœur des mécanismes de pensées des individus. Comme le « versant négatif » de règles mentales le plus souvent bien utiles au quotidien.

MATHIEU COLINET

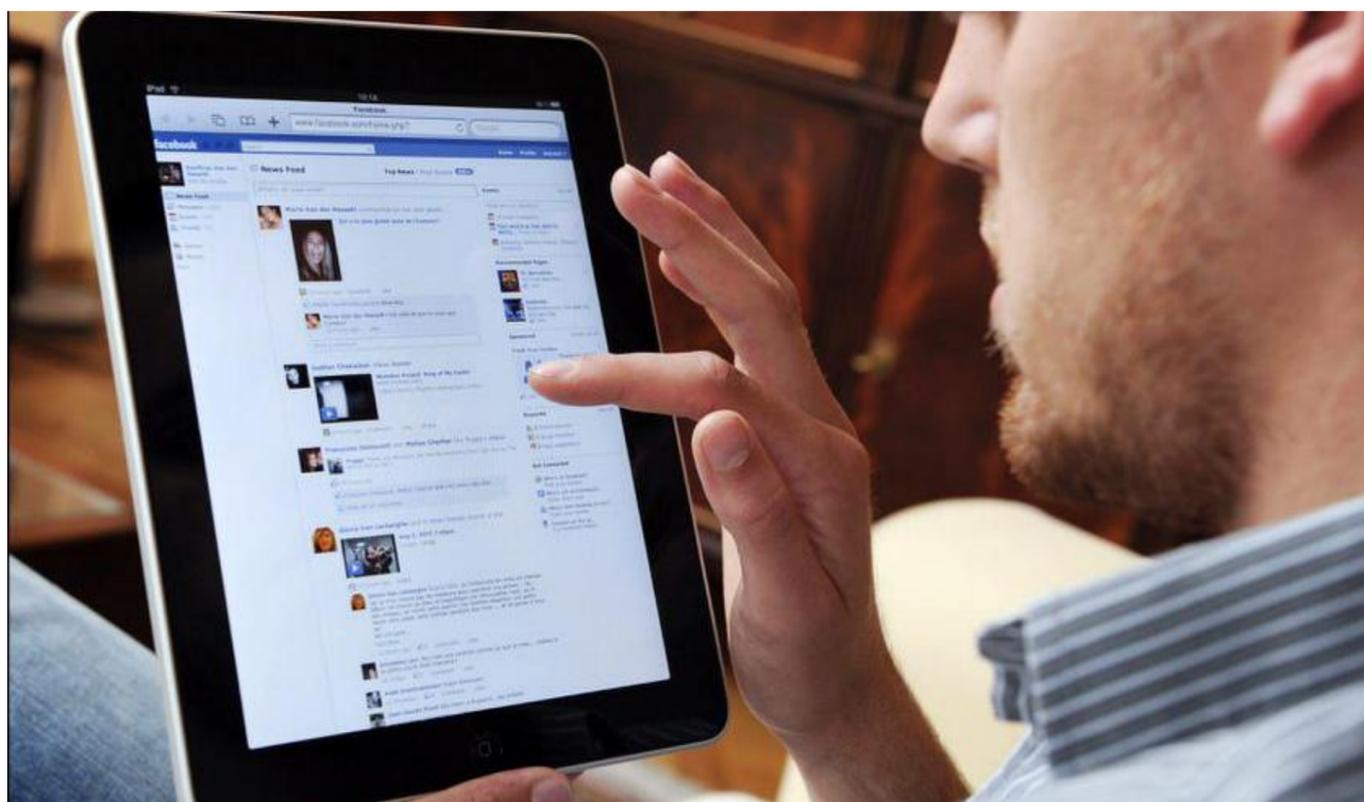
On parle de plus en plus des « biais cognitifs ». Et pour cause : à l'heure des fake news et de la désinformation, ils sont souvent identifiés comme ceux qui altèrent la réalité, empêchent de penser rationnellement et exposent dès lors chacun aux contre-vérités et aux mensonges. Le tout à la manière d'« agents doubles », en quelque sorte : se logeant au cœur des mécanismes de pensées des individus et finissant par « tromper » ces derniers.

Mais qu'est-ce exactement qu'un « biais cognitif » ? Pour le comprendre, il faut d'emblée convoquer une autre notion, celle d'« heuristique », introduite dans les années 1970 par le psychologue Daniel Kahneman. « Une heuristique, c'est une règle de jugement », indique Olivier Klein, professeur de psychologie sociale à l'ULB. « Pour former nos jugements, on en utilise toute une série. Elles permettent de prendre des décisions de façon rapide et efficace sans passer par une réflexion analytique globale. Ce qui est très utile au quotidien. »

Un exemple d'heuristique ? « Le fait de considérer qu'on peut faire confiance aux premières impressions », affirme Vincent Berthet, maître de conférences à l'Université de Lorraine, chercheur au Centre d'économie de la Sorbonne et auteur en 2018 de *L'Erreur est humaine* (Editions du CNRS). « Si on souhaite acheter un manteau, c'est très utile de penser de la sorte : on essaie quelques modèles et puis on se décide. Toutefois, si on souhaitait faire un choix complètement rationnel, on devrait procéder autrement : essayer tous les modèles disponibles et puis se décider seulement. »

Une validité limitée

Pour le dire autrement, les heuristiques, ces règles mentales qui favorisent des décisions efficaces et rapides, sont « faillibles ». « Elles ont en effet une validité limitée », affirment Olivier Klein. « Autrement dit, elles ne fonctionnent que dans un certain nombre de situations. Et c'est cela un biais cognitif : une heuristique qui échoue et qui conduit à une erreur de jugement. »



Le professeur donne un exemple : cette habitude largement ancrée de juger de la probabilité de quelque chose – d'un événement, d'une maladie... – en fonction de la facilité avec laquelle des exemples de cette situation viennent ou non à l'esprit. « Ce n'est pas stupide comme façon de faire », indique-t-il. « On peut en effet imaginer un lien. Mais d'autres manières sont plus rationnelles. Comme le recours à des statistiques, par exemple... »

Certains biais cognitifs sont très courants. D'autres – les mêmes parfois – ont beaucoup fait parler d'eux ces dernières années. Dans le contexte de la dénonciation des fake news en particulier. « Le biais de confirmation, par exemple, est très répandu », affirme

Vincent Berthet. « Il revient à ne considérer que des opinions qui vont dans notre sens et à écarter les autres et, par conséquent, à s'enfermer dans une espèce de tunnel de jugements. L'excès de confiance ou le biais d'ancrage sont deux autres biais très courants. Le premier consiste à croire excessivement

à l'exactitude de ses propres jugements, le second à se laisser influencer démesurément par le premier chiffre entendu lors d'une évaluation – un biais à l'œuvre

notamment lors de négociations commerciales. »

Olivier Klein en ajoute un autre : celui dit de l'illusion rétrospective. Autrement dit, cette idée selon laquelle un événement qui a lieu était prévisible nécessairement.

Mais comment se fait-il que les individus ne sont pas alertés lorsqu'une heuristique « dérape » et les entraîne sur la voie glissante du biais cognitif ? « Pour moi, il y a deux raisons à cela », affirme Vincent Berthet. « La première tient au caractère automatique de ces règles mentales. La seconde au fait tout simplement que ces heuristiques sont vues comme dignes de confiance puisque, dans la plupart des situations, elles mènent à des jugements valides. »

« Je crois qu'il ne faut pas négliger non plus la fonction sociale derrière ces biais cognitifs », affirme Olivier Klein. « Prenons le biais de confirmation. Bien sûr que c'est irrationnel

d'écarter toutes les opinions ou informations qui vont à l'encontre de nos positions. Mais c'est aussi très rationnel de collecter celles qui vont dans leur sens. Par exemple, une personne en couple avec un partenaire amoureux bienveillant et digne de confiance qui a vent d'une rumeur d'infidélité le concernant : ne serait-ce pas pour elle rationnel d'ignorer la rumeur et de se concentrer sur les preuves de loyauté ? »

Penser contre soi

Enfin, cette question : est-il possible de lutter contre les biais cognitifs ? « Je travaille beaucoup, à un niveau individuel, sur une stratégie baptisée "Consider the opposite", qui revient à s'imposer systématiquement la prise en compte de positions opposées aux siennes », explique Vincent Berthet. « A un niveau collectif, l'intelligence collective est une piste intéressante pour réduire les biais cognitifs individuels, tout le monde n'étant pas exposé de la même façon à ceux-ci. Mais encore faut-il arriver à implémenter cette intelligence collective dans des solutions concrètes... »

« Je crois également que lorsqu'on réfléchit à ces questions, il ne faut pas se focaliser uniquement sur les récepteurs d'information, mais également sur les producteurs », indique Olivier Klein. « Certaines recherches ont ainsi montré que la façon dont on présente une information peut favoriser le recours ou non à certaines heuristiques... »



La façon dont on présente une information peut favoriser le recours ou non à certaines heuristiques

Olivier Klein Professeur de psychologie sociale à l'ULB



ALAIN BERENBOOM ÉCRIVAIN

Charlie, reviens, ils sont toujours plus cons !

Dix ans après l'assassinat des grandes plumes de *Charlie*, que reste-t-il de l'esprit Charlie, ce mélange de provocation et d'émotion, d'humour ravageur qui se mêlait à l'amour des gens et de la vie ?

On a l'impression qu'une fenêtre s'est refermée, que l'air s'est raréfié, que la bulle s'en est allée. On ne peut plus rire de tout sans entraves. Peu à peu le plaisir du pied de nez est grignoté par la culture de l'effacement. Ce réflexe qui censure progressivement l'expression de la pensée qui dérange, rogne les ailes, s'insinue dans la tête de ceux qui écrivent, dessinent, filment. Inconsciemment, ils ont tendance à freiner leurs plumes, leur pinceau, leur caméra. Ils coïncent à l'idée que tel ou tel groupe se sente offusqué, offensé et dé-

nonce la liberté que s'est arrogée l'autre comme une injure, une calomnie, une atteinte à leur personnalité, à leurs croyances, leurs idées. Avec la prolifération des réseaux sociaux, qui s'étendent comme des pieuvres, il se trouve toujours un petit dictateur de quartier mal dans sa peau qui ne supporte pas le rire, l'humour, la moquerie. « C'est dur d'être aimé par des cons ! », s'écriait Mahomet sur une couverture célèbre de *Charlie Hebdo* dessinée par Cabu.

On pourrait croire que la prolifération des réseaux et des technologies, leur accès ouvert à tous, allait contribuer au développement de la liberté d'expression. Paradoxalement, c'est le contraire ! Chacun désormais veut dicter sa loi et empêcher qu'on se moque impunément de ses opinions ou de ses

convictions.

Remarquez, le constat n'est pas neuf. Dix ans avant la prise de la Bastille, Beaumarchais écrivait : « Pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. » Déjà le règne de la culture woke !

Provoquer pour mieux étouffer

En 2025, les humoristes paraissent des petits bras comparativement aux nouveaux rois de la provocation et de l'impertinence. Donald Trump, Poutine, Xi Jinping, Erdogan, Khamenei et quelques

autres ont remplacé Cabu, Charb ou Honoré, mais avec une différence de taille : ils ont banni l'humour sous peine de prison et professent de pires énormités que les dessinateurs de *Charlie Hebdo* mais avec un sérieux imperturbable.

En janvier 2015, le président des États-Unis était Barack Obama. Dix ans plus tard, les Américains ont plébiscité Donald Trump. Dont le sinistre fou du roi, Elon Musk, cet agité du bonnet, manie la provocation pour saper la démocratie et étouffer les idées qui ne lui plaisent pas. Surtout pas pour faire rire et réfléchir. Lui qui veut envoyer les hommes sur la planète Mars étouffe l'espace de la liberté d'expression.

www.berenboom.com